

## À JACK LANG

Mon cher Jack,

Tu vas lever les bras au ciel, lisser ta mèche, et susurrer : Moi, un renégat ? Jamais. Amanda Lear de la culture, tu as peut-être travesti tes opinions passées, tu ne les as pas contredites. Et des maos, tu n'as jamais porté que le col, revu et corrigé par Thierry Mugler.

Comment, pourtant, expliquer le rôle central que tu viens de jouer dans cette campagne électorale, cet étonnant recentrement du débat politique autour de ton succès, le seul succès dont le PS se vante, sinon par ce trait : pendant cinq ans, tu as été le pivot, le patron du ralliement des artistes et des « jeunes » au système. Tu as littéralement acheté le reniement des autres, de ceux qui se tiennent d'habitude à l'écart de la politique, romanciers ou cinéastes, comme de ceux de la classe ex-68 (Jean-Jacques Lebel, Félix Guattari et consorts) ralliés à ton ministère. Et on t'a rendu la monnaie de tes prébendes et subventions ; les manifestes de soutien à Lang-Mitterrand, signés des grands noms internationaux de la Culture, auront été le seul événement intellectuel de ces élections.

C'est vrai, tu as toujours été mitterrandiste. Au moment où tous doutaient de lui, quand Rocard avait le vent en poupe, tes proches te tançaient pour cette fidélité. Souviens-toi de cette discussion avec Gilles Sandier, notre ami commun ; il te traitait de gigolo charmeur qui exploite la lubricité contenue d'un vieillard. C'était sa phase anti-Mitterrand ; il disait que ton micheton aux dents de vampire ne serait jamais président.

C'était toi qui avais raison, pourtant. On peut, au moins, à toi encore plus qu'à Fabius, faire ce crédit, et reconnaître cette vertu : vous, vous n'avez jamais été gauchistes. Tu n'es

pas renégat, tu es souple, et fidèle à ta souplesse. Comme la guimauve, tu t'adaptes à tout changement de ligne, épouses toutes les volontés du Maître.

Chez toi, le confusionnisme bien intentionné du libéral se marie à merveille au « respect du pouvoir » façon Debray, et ta fidélité brouillonne est d'abord clientélisme. Impossible d'en savoir plus sur tes convictions profondes, de deviner si tu crois vraiment à ce jeu, ou pas. En janvier 1985, dans une émission télévisée, je t'ai entendu dire : « Mitterrand, comme dit mon ami Gérard Depardieu, est un seigneur. » Un seigneur et un dieu. Curieuse conception de la démocratie athée, mais ce fut depuis longtemps la tienne.

Entrant en gauche, très jeune encore, à Nancy, tu faisais un choix humble, d'avenir, au moment où les jeunes de ton âge prenaient les voies autrement exaltantes de l'anarchisme. Un matin, à Europe 1, tu m'as dit, hors antenne : « Pendant que tu faisais Mai 68, j'étais un provincial bien sage... C'était beaucoup moins chic. » Moins chic que les barricades et Lin Piao, mais de bien meilleur rapport, cette sagesse provinciale.

Le chic. Cette obsession de la mode, chez le jeune provincial, finira par envahir ton ministère. Mais à l'époque, quand d'autres ont pour idoles Guevara ou Hô Chi Minh, tu écris ta thèse sur *Le Théâtre et l'État*, te préparant sagement au droit, et à devenir en même temps « homme de théâtre » grâce au festival de Nancy. On a rarement vu mieux programmé ; du théâtre, c'est le rapport à l'État seul qui t'intéressait. « Homme de théâtre », tu as toujours vu le côté subventionnaire, politicien, de la chose. Ce titre est le privilège des administrateurs et organisateurs, parasites de l'art, cancers de la création, qui s'anoblissent d'une particule.

Et ton règne ministériel, bien plus que des acteurs ou des auteurs, aura été celui des magistrats du siège, des assis ou des intermédiaires, à la rigueur celui des metteurs en scène

virant à l'administrateur (Jean-Pierre Vincent, Patrice Chéreau, Alfredo Arias, Jérôme Savary, etc.).

## De Mai 68 à Berlusconi

Évidemment, en amitié, comme tout homme politique, tu es tant soit peu oublieux. Dans l'affaire dite du Coral<sup>4</sup>, par exemple, tu as su dès le début que c'était une machination policière, où nos amis arrêtés (René Schérer, Gabriel Matzneff, Claude Sigala) étaient parfaitement innocents, et qu'à travers les « personnalités parisiennes » c'était leur amitié avec le ministre qui était visée. Tu aurais pu porter plainte contre l'in vraisemblable Krieff, qui prétendait t'avoir vu enculer des petits garçons. Tu m'en as parlé une fois, mais tu ne l'as jamais fait. C'est le propre de l'homme politique de préférer courber le dos et faire le sourd, d'accepter une injustice discrète plutôt que d'attaquer pour l'honneur de ses amis. Tu es, c'est connu, un petit peu vendu ; entre la famille royale (de Roger Hanin à Christine Gouze-Renal) et la tienne (ta fille qui fait opportunément du cinéma), on s'est pendant cinq ans attribué de bonnes parts du gâteau des avances sur recettes et autres crédits d'État.

Rien de tout cela, je l'avoue, ne me choque vraiment. Il serait aussi facile de relever tes changements à 180 degrés, entre le temps où tu voulais « un jour sans télévision par semaine » (*Éclats*, avec Jean-Denis Bredin) et le berlusconisme qui a suivi. Où tu écrivais, en 1978, « tout pouvoir

4. Dans son livre *Les Petits garçons* (Albin Michel, 1983), Guy Hocquenghem raconte qu'en 1982, sur la base d'une dénonciation calomnieuse, René Schérer, Gabriel Matzneff et Claude Sigala sont inculpés pour pédophilie dans l'affaire du Coral — « un lieu de vie pour enfants inadaptés ou mentalement handicapés situé à Aimargues (Gard) ». Dernier acte de cette affaire, en 1987, Claude Sigala est condamné à trois ans de prison dont trente mois avec sursis pour « attentat à la pudeur sur mineurs de moins de quinze ans » (*Le Monde*, 14 mars 1987). [nde]

se nourrit d'arbitraire et organise sa propre tranquillité, la culture est révolte et défi ou n'est rien », et, trois ans plus tard, où tu prononces devant l'Assemblée cet incroyable discours : « Par chacun de ses actes, le président Mitterrand scelle la réconciliation de l'art et de l'État » ; depuis ce jour, 10 mai 1981, « les Français ont franchi la frontière qui sépare la nuit de la lumière » ; « même élan, même enthousiasme le 21 mai, lorsque, porté par le peuple de Paris, escorté par les écrivains, les créateurs, les savants de plusieurs nations, le nouveau président gravissait les marches du Panthéon. [...] Qui peut oublier. [...] cette ferveur à l'unisson de *L'Hymne à la joie* ? [...] Désormais, il n'y aura plus l'imagination des uns tendant leur sébile et le désespoir des autres fabriquant des cocktails Molotov ».

Dans un premier temps, tu as mis 68, les pavés et leur plage, au service du Pouvoir, associé le bavardage gauchiste à un néo-pétainisme de sous-préfet aux champs : les « talents en friche », les « gisements encore insoupçonnés », « les arides déserts fécondés », toutes ces images rustiques de Restauration nationale se veulent pourtant héritières de Mai. « Droit au Travail, droit à la Beauté, même combat ! [...] Une France en marche, une France au Travail », lançais-tu aux députés.

En 1981, tu étais anti-américain de choc, tu inspirais un « comité pour l'identité nationale » et voulais imposer des quotas de chansons françaises aux radios et télévisions ; tu dénonçais les satellites et chaînes Coca-Cola, la colonisation de la jeunesse ; tu ne pensais pas encore à épingleur une décoration sur la plantureuse poitrine d'Elisabeth Taylor, quand tu refusais à grand bruit de présider le festival du film américain à Deauville ; quand tu prétendais « faire chanter français » et bouter dehors la variété anglo-saxonne, tu ne te faisais pas le défenseur du rock et de la BD. Mais qu'importent les virages et les épingleuses à cheveux ? La décentralisation, Paris décapité ? Finalement, avec ta petite couronne, tu auras été le plus Parisien jet-set des ministres ! Oui, peu

importent les tournants, car la route, elle, conduit toujours au but : asservir l'activité culturelle, la rendre dépendante du politique et du ministériel. C'est là l'essentiel ; il t'a fallu, en quelques années, accompagner et patronner le trajet qui a conduit du langage populiste vieille gauche au langage néo-branché, et convertir ce mouvement en ralliement d'une génération à l'ordre et à la servitude courtisane.

Telle fut la seule grande pensée de ton mandat rue de Valois ; à Nancy, tu avais déjà recyclé Mai 68 en festival théâtral. Il t'a fallu, c'était plus difficile, transformer ce nuaqueux idéal de la Fête, propre à l'utopie spontanéiste et égalitaire, en fêtes du Pouvoir, d'abord – sans trop de succès – sous la forme des pompes laïques du Panthéon, ou des « Fêtes de la musique » façon III<sup>e</sup> République, puis sous celle, combien plus douce à ton cœur, des festolements et festivités de ta cour, fête du pouvoir et de l'élite, promouvant le luxe et la réussite, l'argent, le foie gras, la mode et les parfums ; impudent détournement, et de fonds, et de mots, grâce auxquels les plaisirs des parvenus privilégiés se sont camouflés en continuation de la fête révolutionnaire !

## Protecteur des renégats

Tu as la futilité des girouettes, et le je-m'en-foutisme élégant de l'apparatchik un peu marginal ; aussi tes « convictions » ne t'incluent-elles pas au nombre des véritables renégats, objets de ce livre. Mais tu fus, si trop futile même pour le reniement, le maquereau, le grand protecteur des nouveaux renégats. Grâce à toi, le plus fou-fou des ministres, « l'imagination au pouvoir » des murs de la Sorbonne a servi de devise et d'excuse pour le rachat, en vrac, des intellos et artistes de toutes tendances ; pas si fou, au fond, tu as fait des écrivains, des peintres, des journalistes, que tu as arrosés, décorés, traînés en avion de cocktails – plus du tout Molotov, sauf la vodka – en buffets-cham-

pagne, tes complices ou tes esclaves. D'accord, la « fête gauchiste » d'autrefois était un tantinet ridicule, mais le placage du verbalisme généreux sur le bal des nantis, sur les mondanités du Versailles socialiste, ce fut odieux. Protecteur des Arts et Lettres, tu fus leur proxénète. Que ce fût du temps où tu exerçais, par rigidité de gauche, la dictature des secteurs traditionnels – littérature et théâtre – sur les démons de l'image-son (l'audiovisuel, suspect à l'époque de technologisme sans idéologie et de consumérisme sans nationalité), ou dans ta dernière mouture, sautant de clip vidéo en présentation de haute couture, tu as prostitué la seule vertu de ceux qui se targuent d'art, leur distance à tout pouvoir. Que toute vie créatrice fût liée, par le pacte tacite du reniement de soi, au puissant du jour, à l'appareil du pouvoir, tel fut ton unique souci. La tradition courtisane, de servilité envers l'État, corruptrice de toute indépendance d'esprit, tradition bien hexagonale, tu l'as mise au goût du jour, à travers les avatars de la « modernisation », avec une remarquable constance. Depuis Sagan-Duras jusqu'aux « comics », tous les secteurs, même les plus inattendus, de l'expression ou de la communication, ont été par toi quadrillés, proclamés « arts » et donc d'État. Citer Victor Hugo et anoblir les couturiers, célébrer le peuple laborieux et la coupe de Saint-Laurent, après avoir tout promis au film d'auteur faire de la pub ou du clip le paradigme de la culture, déifier le Travailleur puis déifier l'Ordinateur, se présenter en vengeur du créateur, du sens et du message avant de devenir l'adepte de tous les gadgets médiatiques, exalter la fibre populiste pour courir les défilés de mode, toute cette activité en apparence désordonnée ne visait qu'à encourtiser le maximum d'artistes ; arrachés à l'« idéal du noir », à la contestation de toute société (en quoi Adorno voyait le propre de l'art), ceux-ci se sentaient innocentés, puisque la cour était de gauche.

## Le politicien post-moderne

La constante de la modernité culturelle, en France, est assurément l'art fonctionnaire. Sous tes oripeaux divers, tu en as assuré la continuation. Le marxisme de la chaire, le conceptualisme véreux, le brechtisme de théâtre se sont toujours bien portés du régime subventionnaire, même sous la droite. En France, où les politiques passent, les orientations changent, les directeurs restent, et l'encadrement, vécu comme inévitable, des activités culturelles par la lourde sollicitude du pouvoir ne cesse jamais. Tout entrepreneur culturel a son répondant administratif, son surveillant étatique ; et, loin d'inquiéter les artistes, cela leur semble le label même de leur importance sociale. L'art fonctionnaire est le symbole d'une société fonctionnaire, fût-elle « libérale » ou néo-libérale en paroles. Allez à un vernissage au Centre Pompidou, à une première théâtrale, un événement mondain, vous trouverez toujours, tenant le haut du pavé, les bureaucrates, présidents ou membres de commissions, administrateurs en tous genres, et, autour d'eux, le cercle respectueux des « artistes ». En France, il y a toujours un officiel dans la salle.

L'art fonctionnaire, c'est la marée des intermédiaires officiels, des directeurs d'hospices culturels, de festivals, de théâtres nationaux et de musées à la mode, de Centres nationaux du cinéma et d'agences pour arts plastiques, qui décident pour les autres, au nom des autres, et avec l'argent des autres, de ce que doit être la culture, et en font un recul permanent devant la création, une superstructure kafkaïenne d'inutiles proconsuls. Absorbée par la concurrence dans la hiérarchie interne, les concours de lèche-cul, cette culture dont tu fus ministre, même si tu en as subverti les contenus, tu en as confirmé les habitudes. L'apologie du bourgeoisisme repu est devenue la pensée officielle de gauche ; quand Baudelaire célébrait dandysme et mode, au moins se proclamait-il anti-démocrate. Toi, tu voudrais que

le peuple applaudisse les Rolls-Royce ; tu as réussi à marier la démagogie et le chic snob en une seule prosternation devant l'arrivisme et la bureaucratie. Personne ne regrette ta phase « dure », nationale-marxiste, quand tu prétendais mettre dans le moteur du PS le tigre des utopies de Mai 68. Mais en changeant de profil, passant du vengeur flamboyant à l'amuseur aimable, en jetant ton froc marxiste aux orties pour faire plus jeune, tu t'es bricolé la plus bariolée des simarres idéologiques.

Si tu fus populaire, ce n'était évidemment pas pour la force et la sincérité de tes croyances (15 % seulement des Français te croient sincère, sondage Antenne 2). C'est parce que tu fus, mieux qu'aucun autre, l'incarnation du politicien post-moderne, pure juxtaposition médiatique, cathodique et cahotique, de décisions sans suite, de beaux gestes vains, d'idées de pub ; ton mode de « travail » est *a priori* déroutant, mais il a son efficace propre. Il ne vise pas à l'adhésion des croyances, à la propagande des idées, mais à la réconciliation générale, hors convictions, de tous les pouvoirs et de toutes les élites, de la mode et des parvenus ; je t'ai vu fonctionner, à Cannes ou dans les TNP, nommé par Jacques Rigaud et Jacques Duhamel sous la droite, par Mauroy ou Fabius sous la gauche. Si on pouvait acheter tous les cultureux en bloc, si tu avais les moyens de les stipendier tous, tu le ferais sans exclusive. Post-moderne par ton désordre brouillon, ton éclatement idéologique, tu fus, en une époque incrédule, fût-ce en art, le grand pourvoyeur des prébendes ; mécène aux frais d'autrui, tu subventionnas, non ceux qui croient en quelque chose, mais ceux qui ont accepté la loi du réalisme, qui acceptent de ne croire en rien qu'en la dure évidence de la force. Sous ta frivolité sans foi, la loi du plus fort devint exigence de l'art, et le respect du maître devoir d'artiste. Asservi par toi, non aux idéologies du passé, mais à la simple loi du fonctionnement politicien, l'art est nu en France : il se montre comme simple appareil de promotion et de réussite sociale, encou-

ragé par l'État. Il n'a plus pour programme, comme toi lorsque tu déclarais naïvement, avant le 16 mars, que la terrible conséquence d'une défaite de la gauche tiendrait en ce que tu « ne serais plus ministre » ; ou dans cette publicité préélectorale qui barrait, sous ton nom, des pages entières de quotidiens, qu'un slogan, propre à l'égoïsme des privilégiés, seulement préoccupés de préserver les avantages acquis, les bénéfices de cour et les dessous de table ; ce slogan par lequel tu résumais sans humour, oubliant tes envolées passées, jetant le masque du lyrisme, la seule raison de voter pour toi : « POURVU QUE ÇA DURE ! »